

PARIS-CANADA

Organe Hebdomadaire des Intérêts Canadiens & Français.

FRANCE

PRIX DU NUMÉRO: | ABONNEMENTS:
25 Centimes | Un an, 12 fr. 50

Émile GIROUARD, ADMINISTRATEUR

DIRECTEUR: HECTOR FABRE

BUREAUX, 76, Boulevard Haussmann, Paris.

CANADA

PRIX DU NUMÉRO: | ABONNEMENTS;
5 Centimes | Un an, \$ 2.50

S. MARCOTTE, AGENT GÉNÉRAL, QUÉBEC

SOMMAIRE.

Revue. — Notes diverses. — Algériens et Canadiens. — Combien sommes-nous. — Informations. — La presse française. — Sur le Pacifique canadien: Relation de voyage par lady Macdonald (suite). — Bibliographie.

REVUE

La conférence coloniale se réunira à Londres, lundi, le 4 avril, sous la présidence du ministre des colonies, sir Henry Holland. La première réunion se tiendra à la salle des conférences, au Ministère des Affaires étrangères. Lord Salisbury y assistera, ainsi que ceux des ministres, lords et députés qui prennent un intérêt particulier aux affaires coloniales. La conférence tiendra ses autres séances au bureau colonial.

Le Canada sera représenté au congrès par sir Alexander Campbell, qu'on avait d'abord désigné comme successeur de sir Charles Tupper à Londres, mais qui a définitivement accepté le poste de lieutenant-gouverneur d'Ontario. Il n'entrera en fonctions que le 1^{er} juillet, le gouvernement désirant lui confier la mission de le représenter à la conférence. Il ne pouvait faire un choix plus heureux. Sir Alexander possède toutes les qualités d'un diplomate: le tact, la finesse, la mesure, l'autorité. Nous avons rarement rencontré un esprit aussi parfaitement équilibré, mieux fait pour se faire écouter dans une réunion de ce genre, composée d'hommes habitués eux-mêmes à diriger — et qui ne se laissent diriger que par ceux à qui ils reconnaissent une supériorité véritable. Ils la sentiront bien vite en sir Alexander, voilée par une réserve de bonne compagnie, mais s'affirmant à la première occasion de la façon la plus nette.

Sir Alexander aura pour collègue M. Sandford Fleeming, ancien ingénieur en chef de l'Intercolonial, et qui dans ces derniers temps s'est occupé de l'établissement de communications télégraphiques entre le Canada et l'Australie.

On annonce que la conférence siégera du 4 avril au 7, et s'ajournera ensuite jusqu'au 15.

La compagnie du Pacifique canadien, sans attendre plus longtemps le concours promis par le gouvernement impérial, va ouvrir, dès ce printemps, le service entre la Colombie, le Japon et Hong-Kong. Elle a nolisé trois des anciens steamers de la compagnie Cunard: le *Parthia*, l'*Abyssinia* et le *Batavia*. Ces steamers, remis à neuf, ont maintenant une marche encore plus rapide qu'auparavant et feront une moyenne de quatorze nœuds.

Le premier steamer de la nouvelle ligne, le *Parthia*, partira de Hong-Kong dans les premiers jours de mai, fera escale au Japon et arrivera vers le 12 juin à Vancouver. Il en repartira au bout d'une semaine, pour atteindre Yokohama à la fin de juin et Hong-Kong vers le 10 juillet, faisant ainsi le voyage, aller et retour, en soixante-dix jours.

Le départ de l'*Abyssinia* de Hong-Kong est fixé au 12 juin, celui du *Batavia* au 12 juillet. Le service sera mensuel au début.

Nous n'avons pas besoin d'insister sur l'importance qu'a pour le Canada, pour tout le commerce avec l'Orient, l'établissement de ce service régulier et rapide entre la Colombie, la Chine et le Japon.

Ainsi se continue et s'achève la grande politique commerciale inaugurée par le gouvernement canadien, qui poursuit son œuvre sans se laisser décourager par aucun obstacle et en ne comptant que sur ses seules ressources pour un ouvrage qui intéresse le monde entier. De toutes les colonies représentées à la conférence de Londres, il n'y en a pas une, à coup sûr, qui ait à son actif de tels travaux et qui puisse, par conséquent, nous disputer la première place, que nous occupons déjà par rang d'ancienneté, dans le monde colonial britannique.

Le parlement de Québec, qui s'était ajourné au lendemain de l'avènement du nouveau ministère, a repris ses séances le 16. Le discours du Trône esquisse à grands traits la politique que M. Mercier et ses collègues entendent appliquer.

La colonisation y jouera un rôle prépondérant. Dès maintenant la création d'un mi-

nistère de l'agriculture et de la colonisation est décidée. Le nouveau ministère s'engage à veiller avec un soin particulier aux intérêts de colons qui se confondent, comme il le pense justement, avec ceux du pays tout entier.

Le cabinet exprime l'intention d'inviter les autres gouvernements provinciaux et le gouvernement fédéral à examiner en commun les questions qui se rattachent aux relations du Dominion avec les provinces, particulièrement la question financière. Il est d'avis que le développement qu'ont pris dans les provinces les divers travaux publics exécutés par elles à l'aide de leurs ressources disponibles et de leur crédit, et qui sont d'intérêt général, leur donne droit à une plus large subvention fédérale.

La harangue officielle constate le succès obtenu à South-Kensington par notre exposition scolaire en tous points si remarquable, et dont l'honneur revient en grande partie à l'honorable M. Ouimet.

La session fédérale s'ouvrira le 13 avril. Quelques jours auparavant, un grand banquet sera offert à Montréal à l'honorable M. Chapleau, pour reconnaître à la fois le rôle qu'il a joué dans la dernière lutte électorale et la place de plus en plus considérable qu'il occupe dans l'administration fédérale. Cette démonstration, dans les circonstances actuelles et à la veille de la réunion du Parlement, a une importance particulière. Elle marquera une date, une phase décisive dans la brillante carrière de l'éminent homme d'État qui, par sa valeur personnelle, l'indépendance de ses opinions et de sa conduite, a su se créer une situation à laquelle tous les partis rendent hommage.

NOTES DIVERSES

Inserits à l'agence du Gouvernement du Canada 76, boulevard Haussmann:

M. l'abbé Charles Boulay, Québec. Hôtel Fénélon.

M. J. Obalski, Montréal, Hôtel du Tibre.

M. J. A. Archambault, notaire, Sherbrooke. Hôtel Bellevue.

Mme Archambault, Sherbrooke. Hôtel Bellevue. Révérend père Adam, Lewiston. 222, faubourg Saint-Honoré.

On écrit de Rome que les abbés Hamel et Méthot, de l'Université de Laval, ont été créés Préfets apostoliques, et que le Juge T. Taschereau et M. L. G. Baillargé, de Québec, vont recevoir la croix de commandeur de l'ordre de Saint-Grégoire-le-Grand.

Les Canadiens de Holyoke, Mass. ont résolu de faire construire un vaste collège commercial. Ce sera le troisième collège Canadien-Français aux États-Unis.

Trois familles de cultivateurs du nom de Seguin, originaires de la commune de Migné (Vienne), ainsi qu'un autre cultivateur nommé Auguste Cambronne, de la même commune, ensemble treize personnes, s'embarquent aujourd'hui sur le *Polynesian*, de la ligne Allan, pour aller s'établir comme fermiers dans le comté de Montmagny, près Québec, où se trouve déjà une petite colonie de Poitevins très florissante. Un prêtre de la Savoie, notre correspondant, nous annonce d'autre part, que dix personnes de sa paroisse partiront dans le courant du mois d'avril pour aller s'établir dans la province de Québec où les cultivateurs savoyards réussissent également très bien.

Le gouvernement du Canada demande des soumissions pour l'établissement d'une ligne de steamers capables de faire un service régulier entre les ports maritimes du Canada et les Indes occidentales, en vue d'ouvrir des relations commerciales avec cette colonie anglaise.

ALGÉRIENS ET CANADIENS

Le Canada a maintenant des amis un peu partout en France. Il y a telle ville de province que nous pourrions nommer où tout un groupe de fidèles suivent avec un intérêt particulier la marche ascendante de nos populations. Parmi ces villes, nous sommes heureux de ranger aujourd'hui Alger. Nos lecteurs trouveront dans la lettre suivante, qui n'était pas destinée à la publicité, et qui porte en conséquence un caractère de sincérité entière et non apprêtée, un écho des sentiments de patriotique sympathie qu'éveille dans la colonie africaine le souvenir de la plus ancienne des possessions franco-américaines.

Alger, 24 mars 1887.

Je profite de l'occasion du renouvellement de mon abonnement à votre excellent journal: *Paris-Canada*, que j'ai reçu très exactement pour vous présenter mes hommages et me rappeler à votre bon souvenir.

Je suis avec le plus grand plaisir dans votre journal et dans la presse française le développement matériel et intellectuel de la France d'Amérique et avec plus de satisfaction encore l'intérêt chaque jour plus grand que beaucoup de Français portent à leurs cousins du Saint-Laurent. Cette dernière chose, Monsieur le Commissaire général, est avant tout votre œuvre, car par la plume comme par la parole, vous avez conquis le cœur de bien des Français qui avaient oublié les quelques Français abandonnés par la mère patrie en 1763, sur ces vastes étendues que Voltaire traitait si dédaigneusement de quelques arpents de neige.

J'aurais été heureux, soit dans votre journal, soit dans le bulletin de la Société de géographie commerciale de Paris, dont je fais partie,

d'apporter quelques faibles efforts à la tâche que vous vous êtes imposée de renouer des relations entre la France de nos jours et son ancienne colonie. Un deuil de famille, des affaires à régler, etc., ont mis obstacle à ces beaux projets qui me sont trop chers pour que je puisse me résoudre à y renoncer définitivement. En attendant, chaque fois que j'en trouve l'occasion, je parle du Canada et des Canadiens-Français, et d'une façon très obscure, je cherche à vous faire connaître et à propager les sympathies que j'éprouve pour vous.

L'un de mes fils se destine à l'agriculture, je tâcherai de le diriger vers le Saint-Laurent, y fonder une génération de qui tendra la main à la branche de sa famille destinée à rester algérienne. Votre pays et le nôtre auront je l'espère des relations utiles au point de vue commercial et en attendant nous autres Algériens, nous avons de bien utiles enseignements à retirer de l'étude de votre histoire depuis cent vingt-quatre ans.

Je crois vous avoir avoué jadis ma faiblesse pour la statistique; pour suivre comme je le voudrais le développement des Canadiens-Français dans les divers États du Dominion, je voudrais copier par comté, les renseignements contenus dans vos statistiques décennales, c'est pourquoi je vous serai très obligé si vous pouvez m'envoyer en communication et *successivement* les volumes des statistiques de la population des recensements décennaux de 1851 à 1881. Naturellement je supporterai les frais de ces envois et je vous renverrai chaque volume après avoir copié les chiffres qui me sont nécessaires, peu m'importerait l'ordre de la communication.

COMBIEN SOMMES-NOUS

C'est ce que se demande un des organes de la population canadienne-française aux États-Unis, l'*Indépendant* de Fall-River, Massachusetts, en accusant réception du premier volume — première partie — du recensement de l'État du Massachusetts, de 1885, ainsi qu'une brochure préparée par le bureau de la Statistique et du Travail du même État.

C'est la première fois que l'on a cherché à indiquer officiellement la population canadienne-française, séparément des autres personnes nées au Canada. Mais il nous fait peine de constater que nous y avons découvert des inexactitudes, notamment pour ce qui concerne la population canadienne de Fall River et de New Bedford.

Les chiffres sont arrangés de telle manière qu'il est très difficile, sans faire un relevé de tous les centres, de donner le nombre des enfants nés de parents canadiens aux États-Unis. Le nombre de ceux qui sont nés au Canada de parents Franco-canadiens, suivant ce recensement que nous ne croyons pas tout-à-fait exact, est de 64,503. Le nombre total de Canadiens-français nés au Canada ou aux États-Unis, et qui étaient domiciliés au Massachusetts le 1^{er} mai 1885, s'élevait à 108,073, toujours suivant ce même recensement, pendant que la population totale de l'État était de 1,042,141. Les Canadiens-français formaient donc 5 1/2 pour cent, soit un peu plus qu'un dix-neuvième de la population totale.

Nous avons fait un relevé des centres canadiens qui comptaient, en 1885, une popu-

lation de 1,000 âmes et plus, et nous en donnons le tableau ci-dessous:

Fall River,.....	10,765
Lowell,.....	8,589
Holyoke,.....	7,206
Worcester,.....	5,873
Spencer,.....	3,786
New Bedford,.....	2,855
Southbridge,.....	2,807
Springfield,.....	2,857
Lawrence,.....	2,587
Marlboro,.....	2,167
Salem,.....	1,990
Chicopee,.....	1,979
Adams,.....	1,874
North Adams,.....	1,854
Webster,.....	1,784
Ware,.....	1,778
Gardner,.....	1,612
Boston,.....	1,538
Northampton,.....	1,371
Fitchburg,.....	1,284
Taunton,.....	1,273
Sutton,.....	1,275
Haverhill,.....	1,188
Cambridge,.....	1,180
Palmer,.....	1,173
Grafton,.....	1,101
Turner's Falls,.....	1,066
Millbury,.....	1,002

Nous l'avons dit plus haut, et nous le répétons, ce recensement ne s'accorde aucunement avec celui de nos paroisses. Nous avons déjà publié les chiffres de plusieurs, lesquels ont été recueillis avec le plus grand soin par des prêtres canadiens qui n'avaient aucun intérêt à amoindrir le nombre de nos nationaux, ce que nous avons trop souvent constaté dans d'autres paroisses, et ils sont plus élevés que ceux donnés dans le recensement.

Il est certain d'ailleurs, que la population canadienne du Massachusetts a augmenté depuis par l'immigration et par l'accroissement naturel. Nous donnerons dans quelque temps un tableau comparatif des naissances chez les Canadiens et les autres nationalités, dans certains centres industriels. Nous aurons alors des données plus exactes sur le mouvement de progression chez les nôtres.

Maintenant que nous commençons à nous connaître, et à nous compter, il faut se mettre à l'œuvre partout, et travailler activement à la cause de l'instruction et de la naturalisation. Dans dix ans la face des choses aura changé. Les nôtres seront plus prospères, plus influents et surtout plus respectés.

INFORMATIONS

Les revenus de la ville de Montréal, pour l'année dernière, ont dépassé de \$164,812 ceux de l'année précédente.

Les cotisations de la propriété foncière se sont élevées de \$794,489 à \$849,786.

Le total des revenus pour 1886 a atteint presque deux millions de piastres.

Le rendement des pêcheries des Provinces Maritimes pour 1886 est estimé à \$8,400,000.

C'est une augmentation de \$150,000 sur l'année précédente.

C'est le 5 juin prochain qu'aura lieu le grand concours musical, organisé par les sociétés réunies de Châteaudun, sous les auspices de la municipalité.

De nombreuses demandes, venues de tous les

points de la France, donnent la certitude que ce sera un grand succès; car, bon nombre de sociétés tiendront à concourir dans cette ville, qui a acquis en France une si grande réputation d'héroïsme.

Les rapports officiels donnés par le chemin de fer du Grand Tronc du Canada montrent que sur cette seule ligne, pendant la période de huit jours comprise entre le 4 et le 13 février, le nombre des personnes qui se sont rendues à Montréal pour les fêtes du carnaval a été de cinquante-deux mille sept cent quatre-vingt.

On regarde comme probable, en Colombie Britannique, que le dernier baril de farine d'importation américaine y a été récemment vendu, les farines du Manitoba leur étant décidément supérieures. Les consommateurs refusent d'acheter d'autres farines que celles provenant des blés du Manitoba ou du Nord-Ouest et ils en donnent pour raison que ces farines sont plus fortes et rendent plus de pain au quintal que les autres. Sans le Pacifique canadien la Colombie aurait continué de s'approvisionner à San Francisco.

Ce dont on a réellement besoin au Nord-Ouest, ce sont des fermiers qui cultivent eux-mêmes leurs propres terres et récoltent eux-mêmes leurs grains sur leurs 160 ou 320 acres de terre. Ce n'est que par le capitaliste agriculteur et travaillant lui-même, par le paysan propriétaire, que le Nord-Ouest acquerra sa plus grande prospérité. Personne n'a démontré cela plus clairement que le capitaine Clark quand il donnait l'année dernière ses intéressantes explications sur la classe de fermiers qui pouvaient espérer le plus d'avantage d'un établissement au Manitoba ou au Nord-Ouest.

Il exprimait l'idée que le succès ne serait certainement assuré que par une culture mixte. « En destinant une partie de sa terre à la culture de toutes les céréales et des légumes, et en se formant un petit troupeau de bétail, vaches laitières et moutons, avec quelques porcs et de la volaille, il évitera le danger de mettre tous ses œufs dans le même panier, c'est-à-dire de ne jouer que sur une seule carte. Avec un pareil établissement, quelque défavorable que puisse être une saison pour l'une des cultures il est sûr de parer à un déficit au moyen des autres, et de trouver dans la variété de ses produits un moyen certain d'arriver au succès. Cultivant sa propre terre, sans rente ou fermage à payer, sans avoir besoin d'acheter des engrais; n'ayant à faire face qu'à des taxes insignifiantes; employant des machines agricoles qui économisent le travail, et trouvant un marché assuré pour tout ce qu'il produit si économiquement, il peut améliorer sa terre sans cesse. Chaque pas qu'il fait lui est profitable et il obtient ainsi une vie facile et agréable absolument inconnue au fermier-tenancier d'Angleterre qui seulement pour vivre dans un état voisin de la misère, doit commander un capital qui, appliqué dans le Nord-Ouest, ferait de lui dès le commencement de ses opérations agricoles, un homme parfaitement indépendant ».

Il est indubitable que c'est à l'établissement dans les prairies de cette classe de propriétaires agricoles ayant leur propre terre à eux et par suite une certitude de grande indépendance personnelle, que le Nord-Ouest devra l'accomplissement des hautes destinées auxquelles il est clairement appelé. Voilà pourquoi nous avons sans cesse appelé l'attention du gouvernement impérial sur la nécessité d'engager les paysans des districts trop densément peuplés d'Angleterre ou d'Ecosse, à aller appliquer leur énergie et leur travail au N.-O. et de les aider à y aller. (*Canadian Gazette*).

Le steamer *Parisian*, de la ligne Allan parti le 17, à destination du Canada, avait à son bord quatre-vingt-treize passagers de 1^{re} classe, cent douze de 2^e et sept cent cinquante émigrants.

LA PRESSE FRANÇAISE

Nous lisons dans l'*Economiste français*:

La *Minerve*, de Montréal, étudie, au point de vue de l'action française, le résultat des dernières élections dans la province de l'Ontario. Pour la première fois, on a vu l'influence française s'y affirmer hautement dans une dizaine de comtés; on a éprouvé le besoin, dit ce journal, dans l'intérêt de l'un et de l'autre parti, de requérir les services des orateurs de la province de Québec pour aller y défendre ou y combattre en langue française le ministère dont on faisait le procès. La population française de l'Ontario était, d'après les trois derniers recensements, de 33,287 en 1861, 75,383 en 1871, 102,743 en 1881, et l'on peut dire qu'en 1889, elle dépassera 156,000. D'après la stricte proportion de leur population, les Canadiens-Français auraient droit à six représentants à la législature de Toronto, mais ils n'en ont encore que trois. La preuve la plus évidente de la force de la population française dans l'Ontario, c'est peut-être ce fait que M. Blake, le chef du parti libéral, s'est cru obligé de prononcer un discours français dans le comté d'Essex à Windsor. Cet incident électoral, qui est passé inaperçu, indique réellement un nouveau point de départ, une nouvelle phase dans la politique de l'Ontario. Notre langue et notre nationalité font des progrès constants et rapides dans tout le Canada, et la *Minerve* ne craint pas de dire que dans vingt ans, dans les grandes villes de la Confédération, les Anglais seront obligés de savoir absolument notre langue, comme nous avons été obligés d'apprendre la leur. Aujourd'hui, elle n'est qu'à la mode; mais dans un quart de siècle, elle sera d'un usage ordinaire.

On sait que les Indiens civilisés du Canada viennent d'être admis aux droits et aux privilèges d'électeurs. Ceux de Caughnawaga, de race iroquoise, n'ont pas été lents à manifester leur désir de se prévaloir des avantages de la nouvelle loi électorale. Ils étaient représentés par plusieurs chefs, et l'un d'eux a prononcé en français un discours fort bien fait, qui a été, dit-on, écouté avec un extrême intérêt par la Convention. Plusieurs des délégués de Caughnawaga parlent facilement le français, l'anglais et l'iroquois.

Ad.-F. de FONTPERTUIS.

SUR LE PACIFIQUE CANADIEN

RELATION DE VOYAGE par LADY MACDONALD
(Suite.)

De Régina à Gleichen, où devait avoir lieu une conférence entre « Notre Beau-Frère » et Pied-de-Corbeau, chef des Pieds Noirs, nous franchîmes 330 milles de prairie parsemée de stations et d'établissements à tous les dix ou vingt milles. Près de Medicine Hat, sur la Saskatchewan, la prairie se déroule en magnifiques ondulations, s'élevant ici lentement vers le ciel, là s'affaissant gracieusement vers l'horizon. A mesure que le train va de l'avant dans la tiédeur de cette soirée d'été, nous sentons que le pays s'élève graduellement.

Nous arrivons à Gleichen par un temps lourd; le ciel est gris et l'horizon est voilé de fumée. Comme c'est demain que doit avoir lieu la conférence, notre train spécial est placé sur une voie d'évitement pour la nuit. Bientôt le chef est sur la plateforme, à Gleichen, avec toute sa suite pour entendre la lecture d'une adresse. La population n'est pas nombreuse, mais elle est des plus bien-

veillantes; aussi quand la cloche annonça le dîner dans le *Jamaïca*, nous avons fait bon nombre d'amis.

A Régina, le lieutenant-gouverneur des territoires du Nord-Ouest s'était joint à l'excursion. Il est aussi commissaire des sauvages. C'est en cette qualité qu'il lui faut se rendre en voiture à une douzaine de milles chez un agent des sauvages, près de la traverse des Pieds Noirs. J'avais demandé à l'accompagner; à 9 heures du soir nous grimpons dans une haute voiture tirée par une paire de vigoureux chevaux noirs et nous partons bon train. Tout autour de nous s'étend la prairie, mystérieuse dans la demi-obscurité que répand sur elle le crépuscule; les douces ondulations du sol ont une teinte grise sans la moindre branche, ni la moindre roche pour en briser la monotonie. La route est cahoteuse et pleine d'ornières, aussi n'est-il guère facile de nous tenir sur nos sièges. Après une course d'une heure, une lumière qui brille au loin dans les ténèbres frappe nos regards; quelques minutes plus tard nous sommes à la résidence de l'agent, coquet petit chalet entouré d'une grande cour palissadée. M... l'habite seul, chose assez triste, allais-je m'écrier, quand il m'annonça en souriant qu'il allait se marier dans une semaine!

De bonne heure le lendemain matin, je portai les yeux à la fenêtre du wagon et constatai que le brouillard s'était dissipé dans l'Est. La prairie toute couverte de rosée scintillait sous les premiers rayons du soleil qui, simple teinte d'or au début, s'était fait étoile, puis traits lumineux, jusqu'à ce qu'enfin dans tout l'épanouissement de sa gloire il inonda de torrents de lumière, la plaine immense. C'était un beau spectacle.

Dès six heures du matin, le piétinement rapide de souliers sauvages près du wagon, nous apprit que les Pieds-Noirs avaient commencé à s'assembler. C'était un spectacle pittoresque que de les voir montés sur leurs chevaux en habits de gala, fendre l'espace à travers la prairie, dans la gaie lumière du soleil levant, la chevelure au vent et la tête couverte de coiffures fantastiques. Sur le penchant de la colline, près de la gare, plusieurs centaines d'hommes étaient déjà attroupés. Ils formaient un grand carré, en rangs serrés, l'un derrière l'autre, impassibles et muets. Quelques-uns d'entre eux fumaient majestueusement; seules les spirales de fumée donnaient de la vie à cet attroupement silencieux. Leurs habits aux couleurs variées étaient frangés et grossièrement décorés de plumes, de pièces d'argent, de verroteries, de fourrures et même de scalpées avec leurs longues tresses mêlées. Ils portaient des haut-de-chausses en peau de daim, frangés sur la couture extérieure et rattachés à leurs mocassins par une courroie, à la cheville du pied; tous portaient de longs cheveux noirs incultes, Quelques-uns, toutefois, les portaient tressés, attachés avec un cordon ou ramenés sur le front comme le voulait la mode pour les dames il y a quarante ans. Bon nombre avaient la figure et la poitrine peintes de grosses lignes ondulées bleues ou rouges, avec de petits croissants de couleur sur le front d'un effet sinistre. Quelques-uns portaient des anneaux aux oreilles et même au nez; ils étaient faits apparemment de chelins reçus du gouver-

nement comme redevances de traités. Sur certaines têtes on ne voyait qu'une seule plume retenue par un bandeau ; sur d'autres on voyait une espèce de turban rouge. Bien qu'il semblait faire chaud ce matin là, plusieurs s'étaient enveloppés les épaules et même la tête dans leurs grosses couvertures de laine. Tous étaient assis, insouciant ; si un sentiment se trahissait plus particulièrement chez eux, c'était celui d'une nonchalance ennuyée. Disséminées dans la prairie, à quelque distance de leurs seigneurs et maîtres, une foule de sauvagesses, jeunes et vieilles, avec des enfants de tout âge au milieu d'elles, circulaient librement menant des chevaux à la longe, dressant des tentes ou faisant du feu. Un grand nombre étaient assises ou plutôt accroupies sur l'herbe, la tête et les épaules enfouies dans leurs couvertures de laine. Des bébés, bruns, luisants et pleins de santé étaient blottis sur le sein de ces femmes, sans autre vêtement, pour la plupart, qu'une trop courte chemisette d'indienne. Bébés et sauvagesses portaient comme ornements des colliers de verroterie semblables ; j'ai vu même un gros garçon aux yeux noirs, qui avait pour tout costume un collier de verroterie bleu autour de la jambe gauche.

Dans une heure tout fut prêt pour l'ouverture de la conférence. Le lieutenant-gouverneur, le « Chef » et les dames prirent place sur une plateforme peu élevée ; un peu en arrière, de chaque côté se tenaient les officiers qui les avaient accompagnés, avec quelques colons anglais établis aux environs de Gleichen — dont un général anglais possédant un grand ranche dans le voisinage. En avant d'eux, les Pieds-Noirs se tenaient massés, leurs figures sombres et leurs épaules carrées se détachant en relief sur le fond vert de la prairie. Tous les chefs avaient pris place au premier rang : Old Sun, Three Bulls, Medicine Shield, Lone Horn, Eagle Rib, Running Wolf, Running Rabbit, White Pup, etc. Les chefs de second ordre avaient sorti pour l'occasion leurs plumes et leurs peintures de guerre. Quant au grand chef Pied-de-Corbeau, il portait le deuil de son fils d'adoption, Poundmaker. Son costume se composait d'un habit gris, d'une chemise de laine, d'un chapeau de feutre à larges bords et d'une grande couverture de laine brune ramenée sur les épaules. En arrière de Pied-de-Corbeau se tenait l'interprète, connu sous le nom de Bill Gladstone, un Métis français.

Le conseil fut ouvert par le lieutenant-gouverneur. Il chargea l'interprète de dire à Pied-de-Corbeau que le Chef, l'homme constitué en autorité et qui avait tous les sauvages sous ses soins, s'était arrêté dans son voyage vers la mer pour tenir un conseil à Gleichen, afin de connaître le sentiment de ses frères les Peaux-Rouges et d'entendre ce qu'ils avaient à dire. Que de plus, lui (le gouverneur) espérait que les chefs des Pieds-Noirs parleraient franchement et feraient connaître tous leurs griefs afin qu'on pût y remédier autant que possible.

Tous écoutèrent attentivement M. Bill Gladstone qui leur traduisit le message en pied-noir, puis signifièrent leur approbation par un concert de faibles sons lorsque Pied-de-Corbeau, après avoir mis son chapeau par terre ainsi que sa pipe, entra en matière. D'une voix forte et avec des gestes assez

animés, il s'adressa d'abord à l'assemblée en termes vigoureux. L'interprète expliqua qu'il les avait priés de donner la plus stricte attention à ses paroles et de ne pas les oublier, afin que plus tard ils n'eussent pas à se plaindre de lui. Pied-de-Corbeau répéta cette exhortation trois ou quatre fois au cours de la conférence, comme s'il avait craint qu'on ne lui demandât compte un jour de quelque péché d'omission, puis se tournant vers le Chef, il commença à discourir par courtes sentences déclamées à haute voix et traduites au fur et à mesure par l'interprète. Il parla d'abord de sa loyauté et de celle de sa tribu. Il n'ignorait pas que de mauvaises langues avaient dit qu'il n'était pas loyal. Il supplia son frère blanc de ne rien croire de toutes ces histoires, car les Pieds-Noirs sont bons et loyaux. Il se plaignit du feu qui avait détruit leurs récoltes, près de la ligne du chemin de fer. Les voitures de feu, expliqua-t-il, étaient la cause de cette dévastation et c'était bien pénible. Puis il parla d'une rumeur tout aussi pénible. Est-ce vrai, demanda-t-il, que le gouvernement se propose de supprimer les rations fournies aux sauvages ? Il l'avait entendu dire et la tribu s'en était fait effrayée, craignant de mourir de faim, maintenant que le buffalo a disparu. Les sauvages avaient vendu une partie de leur récolte de patates, mais pour un grand nombre de ces tubercules ils n'avaient reçu qu'une petite « pièce » d'argent. (Il se figurait évidemment qu'ils devaient recevoir une pièce d'argent pour chaque patate).

Nous avons entendu parler des nombreux griefs des sauvages et nous nous attendions à une liste assez longue ; mais Pied-de-Corbeau eut beau parler longtemps et revenir plusieurs fois sur les mêmes sujets, ce furent là ses seuls griefs. Pendant son discours, les autres chefs donnaient tous ensemble à voix basse des signes d'approbation, tout en fumant, les yeux fermés.

Après une pause, « Notre Beau-Frère » se leva pour répondre. Il parla d'une voix grave ; sa parole fut calme et mesurée. Sachant qu'un sauvage ne pardonne jamais une parole brisée, il pesait chaque syllabe. Pied-de-Corbeau était tout yeux et tout oreilles. Penché en avant, il tenait ses yeux noirs fixés sur la figure de l'orateur comme s'il avait voulu lire dans son âme. Mais l'homme blanc, quelque peu diplomate, avait un masque. Rien ne se pouvait lire sur sa figure calme et bienveillante ; sa réponse fut courte et claire. Il savait que Pied-de-Corbeau et sa tribu étaient loyaux et paisibles, fidèles aux traités. Ils l'avaient bien prouvé lorsque, il n'y a pas longtemps, d'autres tribus entrèrent dans le sentier de la guerre, sous la direction de méchants qui n'avaient en vue que leurs propres fins condamnables. C'était son désir de faire tout en son possible pour ses frères les Peaux-Rouges confiés à ses soins, et il était heureux d'en voir un si grand nombre réunis autour de lui. S'il lui était possible de remédier au grief né du passage des voitures de feu dans la prairie, il le ferait, mais les Pieds-Noirs ne doivent pas oublier que si le chemin de fer fait du mal il fait beaucoup de bien, et que d'ailleurs, excepté dans les temps de grande sécheresse, les dommages sont légers. Le Chef expliqua de plus que c'était le désir du gouvernement de voir les sauvages faire quelque chose pour eux-mêmes. Le traité ne promettait rien en fait de rations, mais

le gouvernement leur en donnerait parce qu'ils en avaient besoin. Les sauvages doivent labourer la terre et l'ensemencer comme les blancs afin d'avoir de bonnes récoltes : vendre une partie des produits de leur réserve, après avoir mis de côté ce qui leur faut pour leur subsistance. Les blancs travaillent dur pour se nourrir et se vêtir et s'attendent que les sauvages en feront autant. Ils ne consentiront pas à donner de l'argent aux sauvages à moins que les sauvages ne fassent quelque chose pour eux-mêmes. Le gouvernement leur fournit du grain de semence et des instruments aratoires ; la réserve est belle et féconde, il leur faut la cultiver.

Pied-de-Corbeau répliqua et le Chef dut encore porter la parole. Le sauvage essayait évidemment d'arracher des promesses ; le blanc prit bien garde de ne pas se compromettre sachant que le peau-rouge n'est pas lent à supposer une promesse et garde longtemps rancune s'il se figure qu'on lui a manqué de parole. Mêlant la bienveillance à la fermeté, le Chef assura les Pieds-Noirs de l'intérêt que leur portaient les blancs ; d'un autre côté il insista sur la nécessité qu'il y avait pour eux de devenir industriels. Leurs vœux seraient toujours écoutés, dit-il en terminant, considérés attentivement et exaucés si c'est possible.

Pendant cette harangue comme pendant celle de Pied-de-Corbeau, les chefs sauvages assis au premier rang — probablement des hommes éminents — marquaient leur approbation par des « Hear, Hear » sauvages qui devaient plutôt se traduire par des « C'est juste. »

J'avais terriblement faim — midi bientôt, et je n'avais pris depuis le matin qu'une tasse de thé. Aussi est-ce avec joie que je vis approcher la fin de la conférence.

Quelques instants après on apporta les présents et la distribution commença. Pièces d'étoffes grossières, cotonnades, toile à tente, pipes, chapeaux et une foule d'objets utiles furent tirés du wagon à bagages et offerts à chacun des chefs pour être distribués parmi les gens de sa tribu. Tous les reçurent avec une indifférence complète — si précieux que pussent être de pareils cadeaux pour des sauvages. Sur quelques figures nous pouvions toutefois surprendre un sourire de contentement lorsque les caisses de thé et de tabac tirent leur apparition.

Avant de nous quitter, Pied-de-Corbeau tint à expliquer pourquoi les sauvages n'avaient pas exécuté de danse de guerre en signe de bienvenue : La mort de mon fils adoptif Poundmaker (qui s'était étouffé en mangeant des baies quinze jours auparavant) est la seule raison de cette omission ; il ne faut pas y voir un manque de respect intentionnel. Un certain nombre des plus jeunes chefs aimeraient cependant à vous donner le spectacle d'un combat simulé, si « Notre Beau-Frère » en approuve l'idée.

Pendant qu'on était à faire les préparatifs, un certain nombre d'entre nous firent une promenade dans le camp — car c'en était bien un — distribuant de petites pièces de monnaie aux sauvagesses et aux bambins, et essayant, par des signes, de se mettre en communication avec eux. Plusieurs des jeunes filles étaient élancées et belles avec des yeux vifs. En général, les femmes avaient l'air pleines de santé. Quelques-unes avaient une physionomie

des plus expressives et souriaient timidement sur notre passage, mais pour la plupart, elles étaient aussi flegmatiques que leurs seigneurs et maîtres et ne montraient que très peu de curiosité féminine.

Tout à coup un vigoureux roulement de tambour attira notre attention; c'était le tam-tam, ou la générale. Dans un trou rond creusé dans la prairie quatre braves s'étaient tapis et battaient vigoureusement un gros tambour mal fait en poussant d'étranges cris perçants. Bientôt les roulements du tambour devinrent plus rapides, les cris redoublèrent de véhémence à mesure que les bras nus tapaient la caisse avec plus de violence. L'effet fut magique sur les sauvages. La prairie si calme dans la lumière tamisée du soleil, il n'y a que quelques minutes, était maintenant sillonnée de figures en feu. Toute la tribu était revenue à la vie à l'appel aux armes bien connu. Les braves s'étaient d'un bond élancés sur leurs chevaux et, les armes à la main, depuis le fusil du traiteur jusqu'à la carabine Winchester, galopèrent échevelés en poussant des cris de guerre, avec des éclairs dans leurs yeux d'ordinaire impassibles.

Ce fut une belle scène de sauvagerie que celle qui suivit. Après s'être partagés en deux camps hostiles, les Pieds-Noirs s'élançèrent les uns sur les autres en poussant leur cri de guerre sauvage; et cela avec une telle furie qu'on pouvait difficilement s'empêcher de croire que c'était pour de vrai, comme disent les enfants. On les eût dit poussés par la fureur et le désespoir, ces enfants de la nature, quand ils couraient de ci et là, au galop de leurs chevaux, déchargeant leurs fusils et les rechargeant prestement pour les décharger encore jusqu'à ce que l'écho eût rempli la solitude du fracas des batailles. Accrochés à leurs montures plutôt qu'assis dessus, ils avaient une figure étrange quand ils fendaient l'espace en hurlant avec leurs couvertures et leurs oripeaux de toute sorte flottant au vent.

Quant au plan même de la bataille, je n'y ai rien compris. Les combattants ont tour à tour pratiqué la course et la charge; c'était un beau spectacle de les voir passer comme une fantasmagorie, dans leur costume pittoresque, s'évanouir dans l'espace, pour revenir encore et s'arrêter roides sur leurs selles comme des statues. Le scalpe simulé d'ennemis renversés sur le champ de bataille me causa quelque effroi. Je ne pouvais m'empêcher de penser aux conséquences que pourrait avoir cette lame brillante si elle passait trop près de ce crâne sans défense. J'ai même cru m'apercevoir que l'un des jeunes guerriers jetait un regard attristé sur la longue chevelure qu'il tenait à la main, tout comme s'il eût regretté que l'affaire ne fût pas réelle.

Pied-de-Corbeau ne prit aucune part au combat. Assis au milieu de ses hôtes blancs, il se tenait drapé dans sa couverture grise, gémissant, à ce que je supposai, sur le sort de son pauvre Poundmaker.

Pendant une accalmie, Mme Pied-de-Corbeau me fut présentée. Comme son mari, elle portait une pauvre toilette européenne en signe de deuil et faisait un triste contraste à côté de ses sœurs avec leurs couvertures rouges. Je lui fis un petit présent qu'elle reçut très solennellement. Il va sans dire que c'est par l'intermédiaire d'un interprète qu'elle m'a saluée. Après avoir promené un regard quelque peu empreint de dédain

sur ma toilette de voyage toute empoussiérée, elle s'informa si je n'étais pas un grand chef, parmi les femmes. Je l'assurai que je n'étais qu'une humble femme amenée dans les prairies pour veiller au confort de mon seigneur et maître. Je suis sûre que Mme Pied-de-Corbeau a apprécié cette réponse, en se rappelant les tristes jours de voyage à travers la neige ou sur la terre crevassée sous la chaleur torride du soleil, attelée à un lourd véhicule au moyen d'une sangle passée sur le front, tandis que son seigneur et maître cheminait en avant sans autre fardeau qu'un fusil sur l'épaule.

Un peu après midi, nous repartions de Gleichen. Je n'ai jamais si bien goûté un déjeuner que ce jour-là, après être restée si longtemps sans manger et avoir pris tant d'exercice en plein air. Dans la délicieuse atmosphère de ces immenses plaines, on se sent toujours en appétit et bien portant!

Lors de mon excursion, l'hiver dernier, l'extrême froid qu'il faisait était si pur et si fortifiant que je sentais le sang circuler dans mes veines alors que d'un pas rapide, comme si j'avais eu des ailes aux talons, je parcourais la prairie scintillante dans ses cristaux de neige, sous la magnifique coupole du ciel, d'un bleu sans tache. C'est par un jour comme celui-là, au mois de janvier dernier, que j'aperçus les montagnes Rocheuses encore à une centaine de milles de distance. C'est un spectacle qui ne s'effacera jamais de ma mémoire, que celui de ces pics bleus et blancs se dessinant en hémicycle à l'horizon, sur une plaine parfaitement unie. Mais comme nous sommes au mois de juillet, à mon grand regret la fumée a obscurci le ciel, et rien n'apparaît de ces beautés qu'il y a pourtant devant nous.

Calgary où nous avons fait notre première halte est admirablement située. La grande vallée où elle se dresse ondule comme une mer dans sa luxuriante végétation. Elle est entourée de petites collines à la croupe arrondie à travers lesquelles serpentent deux calmes rivières aux flots bleus, la Bow et l'Elbow.

Comme échantillon d'une journée de voyage bien remplie, je donnerai le programme de mercredi, en particulier. Ce fut d'abord la conférence des Pieds Noirs à Gleichen, de 6 heures à midi, puis cinquante milles de trajet jusqu'à Calgary; une réception à notre arrivée ici; une longue course en voiture; une revue de la police à cheval; présentation d'adresses à l'hôtel de ville; réception d'une heure aux visiteurs à notre wagon-salon; cérémonie de la pose d'une première pierre; une autre course en voiture; encore des discours et pour finir, sur le matin, deux heures passées à une soirée, au profit d'une église dans un grand patinoir converti pour l'occasion en une salle de bal, où on nous servit du thé et de la musique. Nous fûmes si cordialement reçus qu'il paraîtrait ingrat de dire que nous étions bien fatigués.

Déjà l'aube paraissait quand je relevai la fenêtre du *Jamaïca*, au moment de me mettre au lit. Le dernier bruit qui frappa mon oreille avant que je m'endormisse, fut l'exclamation d'un individu debout sur le débarcadère qui disait à son compagnon: « *Guessed them Canady folk had about enough of it* » — ce qui pourrait se rendre en français, argot pour argot: « J crois qu'les Canayens commençaient à en avoir assez. »

(A suivre).

BIBLIOGRAPHIE

Sous le titre: *A Panama*, M. G. de Molinari a réuni en un volume (1) les lettres qu'il écrivait, l'an dernier, pendant sa visite au canal interocéanique, lors de la mission des délégués des chambres de commerce d'Europe et d'Amérique, invités par M. Ferdinand de Lesseps pour « éclairer le public sur l'état réel d'avancement des travaux du canal. »

Le nombre est si grand de ceux qui suivent avec une patriotique sollicitude les progrès de cette entreprise nationale gigantesque, que la France aura la gloire d'avoir exécutée et dont elle tirera d'incalculables avantages financiers et commerciaux, qu'il nous paraît utile de signaler spécialement cette publication.

Tant d'écrits calomnieux ou sciemment faux, sortis d'officines de Paris, de Londres ou de New-York, ont été répandus pour essayer d'ébranler la confiance publique dans cette œuvre qui passera à la postérité comme un monument impérissable du génie et de la persévérance de la race française, qu'on peut considérer, en quelque sorte, comme une bonne fortune d'avoir sous les yeux une relation véridique, faite par un écrivain autorisé, dont l'impartialité ne peut être mise en doute, des exploits qu'accomplissent nos compatriotes dans un coin du continent américain.

En lisant les lettres si précises, si détaillées, de l'éminent correspondant de l'Institut, on sera facilement convaincu de l'importance de la tâche réalisée jusqu'en février 1886. — époque de son voyage, — de la puissance des moyens accumulés dans l'isthme par la Compagnie du Canal interocéanique en vue de terminer sa tâche grandiose à l'échéance fixée.

Ajoutons que le livre de M. de Molinari contient des chapitres fort intéressants et pleins d'éléments substantiels sur les Antilles où il s'est arrêté pendant son voyage: la Barbade, la Jamaïque, Haïti, la Martinique, etc., dont il dépeint de la façon la plus attrayante la condition actuelle au point de vue économique et social.

Revue Britannique.

Sommaire de mars 1887.

Lalla Roukh, poème oriental de Ttos. Moore, traduit de l'anglais, par Amédée Pichot. — Pedro Sanchez, par D. José-Maria de Pereda (3^e extrait). — La sélection physiologique. — La paix de Belgrade. — Les arts de la peinture au Japon. — Poésie. — Correspondances d'Allemagne, d'Orient, d'Italie, d'Espagne et de Londres. — Chronique consulaire et commerciale. — Epigraphes et épilogues pour le mois de mars: M. Taine et Napoléon Bonaparte. — Tablettes. — Bulletin économique et financier. — Livres nouveaux. — Théâtres. (Canada, 4 an, 62 francs.) Bureaux: 71, rue de la Victoire, Paris.

(1) *A Panama*. [L'isthme de Panama. — La Martinique. — Haïti.] Lettres adressées au *Journal des Débats*, par M. G. de Molinari, correspondant de l'Institut, rédacteur en chef du *Journal des Economistes*, un volume in-18, illustré de six gravures hors texte et accompagné d'une carte coloriée, à la librairie Guillaumin et C^{ie}, rue Richelieu, 14. Prix: 2 francs.

LA
GAZETTE DU CANADA

Contenant toutes les proclamations
ET AVIS OFFICIELS
Du Gouvernement du Canada
EST PUBLIÉE TOUTS LES SAMEDIS A OTTAWA

L'abonnement est de 4 piastres par année, du
1^{er} juillet au 30 juin.

PRIX D'UN NUMÉRO : DIX CENTINS.

Ottawa, mars 1885.

B. CHAMBERLIN
I. R.

STATUTS DU CANADA

Les Statuts du Canada sont en vente au Bureau
de l'Imprimeur de la Reine à Ottawa, de même que
les actes fédéraux, séparément, depuis 1874.

Une liste des prix sera envoyée à toute personne
qui la demandera.

POUR RECEVOIR FRANCO

A 19 cents le franc

Au Canada et aux États-Unis

Tous les ouvrages en librairie française, il suffit
d'adresser le montant en un mandat-poste, ou
bien encore en *Greenbacks* et timbres-poste cana-
diens ou américains.

A Sylva Clapin

23, rue d'Odessa, 23.

PARIS

Abonnements aux journaux et revues de Paris négociés
SANS SURCHARGE DE PRIX

Demandez le Catalogue. Franco sur demande

Seul dépôt pour la France, de tous les
ouvrages de marque publiés au Canada.



Le Gérant : FOURSIN.

VERSAILLES. IMPRIMERIE CERF ET FILS, 59, RUE DUPLESSIS.

CHEMIN DE FER
Intercolonial

ARRANGEMENTS D'HIVER

A partir du 16 Novembre
1886, les trains-express directs
à passagers feront le service
tous les jours (les Dimanches
exceptés) comme suit :

Partant de

Lévis 8 h. 00 mat.

Arrivant à

Rivière-du-Loup..	12 h. 05 soir.
Trois-Pistoles....	4 15 —
Rimouski	3 00 —
Petit-Métis	4 11 —
Campbellton	7 50 —
Dalhousie-Junction	8 32 —
Bathurst	10 32 —
Newcastle	12 15 mat.
Moncton	3 40 —
Saint-Jean	7 00 —
Halifax.....	12 05 soir.

Ces trains correspondent à la jonction
Chaudière avec les trains du
Grand-Tronc partant de Montréal à
10 heures 15 du soir.

Les trains pour Halifax et Saint-Jean
se rendent à destination le dimanche.

Le char Pullman qui part de Mon-
tréal les Lundi, Mercredi et Vendredi,
se rend directement à Halifax, et celui
qui part les Mardi, Jeudi et Samedi, se
rend à Saint-Jean.

Tous les trains marchent sur l'heure
de l'Est.

On peut obtenir des billets pour le
chemin de fer ou les bateaux à va-
peur pour tous les points en bas du
fleuve et les provinces maritimes.

Pour billets de passage et informa-
tions concernant les prix de passage,
taux du frêt, le service des trains, etc.,
s'adresser à :

G. W. ROBINSON,

Agent des pass. et du frêt pour la div. de l'Est,
136 1/2, rue Saint-Jacques (en face St Lawrence Hall),
Montréal.

D. POTTINGER,

Surintendant en chef.

Moncton, N. B. 11 Novembre 1885.

CHEMIN DE FER
DU
Pacifique Canadien

QUÉBEC EST

et les

DIVISIONS D'ONTARIO

QUEBEC, MONTRÉAL, OTTAWA, KINGSTON,
TORONTO, PORT-ARTHUR,
WINNIPEG, MANITOBA,
ET LES MONTAGNES ROCHEUSES

TABLEAU DE SERVICE

LES TRAINS PARTENT DE MONTRÉAL POUR

Winnipeg, à 2 h. soir, tous les jours (diman-
ches exceptés);

Ottawa, à 7 h. 15 matin, 9 h. matin, 2 h.
soir, 6 h. soir et 8 h. soir.

Toronto, à 9 h. matin et 8 h. soir.

Québec, à 8 h. 05 matin, 4 h. soir et 10 h.
soir.

LES TRAINS ARRIVENT A MONTRÉAL DE

Winnipeg, à 12 h. 35 soir, tous les jours
(les mercredis exceptés).

Ottawa, à 8 h. 18 matin, 12 h. 35 soir,
3 h. 55 soir, 10 h. soir.

Toronto, à 8 h. matin et 10 h. soir.

Québec, à 6 h. 30 matin, 9 h. 10 et 10 h. 35
soir.

La seule ligne pour tous les points
dans le haut de la vallée de l'Ottawa, et
la plus directe pour **Winnipeg, Ma-
nitoba** et le **Nord-Ouest** se raccordant
à Toronto avec tous les trains allant à
l'ouest, au sud et au nord-ouest.

Éléphants wagons-palais sur les trains
du jour et somptueux wagons-lits sur
les trains de nuit.

**Cinq trains pour Ottawa tous les
jours.**

Pour toutes informations concernant
les billets, etc., s'adresser aux bureaux
des billets suivants : 266, rue Saint-
Jacques (coin de la rue Mc Gill) : bu-
reau des billets de l'hôtel Windsor, et
à la gare des anciennes Casernes,
Montréal.

W. C. VAN HORNE,
Vice-Président.

W. Mc NICOLL,
Agent Gén. des Pass.

WHITE,
Surint. Gén. div. O. et Ont.

A. DAVID,
Surint. Gén. div. Q.

DOMINION LINE

PAQUEBOTS-POSTE ROYAUX ANGLO-CANADIENS

DE PARIS AU CANADA

(Via Liverpool) A GRANDE VITESSE

SAISON D'HIVER

GRANDE RÉDUCTION DE PRIX

Départs de Liverpool pour Halifax et Portland

COMME SUIT :

SARNIA	jeudi	2 décembre.
OREGON	—	16 —
VANCOUVER	—	30 —
SARNIA	—	13 janvier.
OREGON	—	27 —
VANCOUVER	—	10 février.
SARNIA	—	24 —
OREGON	—	10 mars.
VANCOUVER	—	24 —
SARNIA	—	7 avril.

PRIX DE PASSAGE DE PARIS :
Première classe : 398 fr. et 478 fr.

Billets d'aller et retour valables
pour une année avec 5 00 de réduction
sur deux passages simples

2^e classe « intermédiaire »

De PARIS : 203 fr. 55 c.
(2^e classe bateau, 3^e classe chemin de fer.)

ÉMISSION DE BILLETS POUR TOUS LES POINTS DU CANADA

Pour retenir les places, les passagers de première classe doivent verser un acompte de 127 fr., et les passagers de 2^e classe, 50 francs 80 c. par passager, et le solde du prix de passage devra être payé avant l'embarquement.

Il est alloué à chaque passager de 1^{re} classe 20 pieds cubes de bagages en franchise, et au passager de 2^e classe 10 pieds cubes gratis.

Aux passagers de 2^e classe, la compagnie fournit gratuitement tout ce qui est nécessaire pour le voyage et des repas copieux et variés.

Les passagers de 2^e classe formant une société peuvent, en avisant une semaine d'avance, avoir une chambre commune.

Les salons ainsi que les cabines de 1^{re} classe des Paquebots-Poste :

OREGON, SARNIA et VANCOUVER

se trouvent au milieu du navire.
Le VANCOUVER est éclairé à la lumière électrique dans tous ses compartiments.

Bagages. — A tout voyageur, il est accordé sur le chemin de fer, en franchise, 30 kilos et aux enfants ayant demi-place, 20 kilos.

Il est expressément recommandé aux voyageurs d'inscrire d'une manière très lisible et ineffaçable leurs noms et leurs destinations sur chaque colis; des étiquettes à cet effet seront fournies par la Compagnie sur l'entremise de notre bureau de Paris (Pitt et Scott, rue Scribe). L'excédent de bagages peut être expédié d'avance par petite vitesse directement aux paquebots à Liverpool en transit, sans être ouverts en Angleterre, mais à bord. Le voyageur de cette façon aura une grande économie et évitera les ennuis d'ouverture en Angleterre.

Pour plus amples renseignements, Billets de passage, Fret, etc., s'adresser à :

PITT ET SCOTT

(Agents généraux pour le continent)

Paris, 7, rue Scribe, Paris
Adresse Télégraphique "PITT." PARIS.

LE NORD-OUEST CANADIEN

ET LE

MANITOBA

Concessions gratuites

60,000,000 d'Hectares

DE TERRES A BLÉ

LES PLUS FERTILES DU MONDE

ET

20,000,000 d'hectares

EN PRAIRIES

Le chemin de fer du Pacifique est maintenant terminé à l'ouest de Winnipeg, et atteint la côte de l'océan Pacifique. La ligne de Winnipeg à la baie du Tonnerre, sur le lac Supérieur, est livrée à l'exploitation.

La longueur totale du réseau actuellement terminé est de plus de 3,000 milles. La ligne entière est achevée et sera inaugurée en 1886.

La grande région de terres à blé comprend les vallées de la Rivière-Rouge, de la Saskatchewan, de la Qu'Appelle, etc., etc. Ces territoires sont également très riches en mines, notamment de charbon d'une excellente qualité.

Climat très salubre.

65 hectares sont concédés gratuitement aux colons dans la province du Manitoba et les territoires du Nord-Ouest.

S'adresser pour brochures donnant tous les renseignements relatifs au placement de capitaux, règlements pour la vente des terres, demande d'emploi, taux des salaires, prix des denrées d'alimentation, etc., etc. :

Au bureau du Haut-Commissaire du Canada, 9, Victoria-Chambers, Londres S. W. (M. J.-G. Colmer, secrétaire. M. C.-C. Chipman, secrétaire-adjoint), ou à M. John Dyke, Water-Street, 15, Liverpool;

Et à M. HECTOR FABRE

COMMISSAIRE-GÉNÉRAL DU CANADA

76, boulevard Haussmann, 76

PARIS

LIGNE ALLAN

Paquebots-Poste Canadiens

ENTRE LA FRANCE ET LE CANADA

Service d'Hiver

Dates des départs de Liverpool à Halifax et Portland

Sardinian,	jeudi	11 novembre.
Polynesian	—	23 —
Parisian	—	9 décembre.
Sardinian	—	23 —
Polynesian	—	6 janvier.
Parisian	—	20 —
Sardinian	—	3 février.
Polynesian	—	17 —
Parisian	—	3 mars.
Sardinian	—	17 —
Polynesian	—	31 —
Parisian	—	14 avril.

Dates des départs de Liverpool à Saint-Jean (I.-N.)
Halifax et Baltimore.

Caspian,	mardi	9 novembre
Carthaginian	—	23 —
Nova Scotian	—	7 décembre.
Caspian	—	21 —
Carthaginian	—	4 janvier.
Nova Scotian	—	12 avril.
Caspian	—	26 —

Prix des passages en première classe : 318 fr. 15,
397 fr. 65 et 477 fr. 20,
suivant la position de la cabine.

Émission de billets de 2^e classe et de 3^e classe

(ÉMIGRANTS)

Pour billets de passage, fret et émigration s'adresser à :

ALEX. HUNTER

Agent d'émigration autorisé par le gouvernement français, Paris, 4, rue Glück (à droite de l'Opéra).

MINISTÈRE DES POSTES DU CANADA

Ottawa, 12 novembre 1884.

D'après les arrangements récemment conclus avec le gouvernement français, on peut maintenant obtenir, dans tous les bureaux de poste du Canada où l'on émet des bons de poste, des bons à vue sur la France et l'Algérie, payables dans tous les bureaux de poste des deux pays.

J. CARLING,
Maître de postes général.

LA NOUVELLE REVUE

Politique, Economique, Scientifique et Littéraire

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

AVEC LA

COLLABORATION DES PREMIERS ECRIVAINS FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

PARIS — 23, boulevard Poissonnière, 23 — PARIS

REVUE FRANÇAISE DE L'ÉTRANGER ET DES COLONIES

Paraît le 1^{er} de chaque mois

20, RUE BERGÈRE, PARIS

LE GAULOIS

LE PLUS COMPLET ET LE MIEUX INFORMÉ
DES JOURNAUX DE PARIS

Prix de l'abonnement pour le Canada (Union postale) :
Un an, 72 fr.; Six mois, 36 fr.

Bureaux à Paris, 9, Boulevard des Italiens.

BOURGOIN, DUCHESNEAU & C^{IE}

NOUVEAUTÉS ET MERCERIE (Small Ware)

IMPORTATEURS

321, 323, 325, rue Saint-Paul

MONTREAL

L'EXPANSION COLONIALE

Moniteur des Colons français

Revue politique, littéraire, agricole, industrielle, commerciale, financière, le plus grand des journaux coloniaux français. Paraissant tous les 28 jours. 48 pages de texte, treize numéros par année.

ADMINISTRATION ET RÉDACTION DU JOURNAL :

PARIS, rue St-Vincent-de-Paul, 17, PARIS

FABRE & GRAVEL

LIBRAIRES

Rue Notre-Dame, — MONTREAL

Maisons Recommandées

CAFÉS-RESTAURANTS

Bruneaux, 24, boulevard Poissonnière, Paris.
— Déjeuner à 3 fr. Dîner à 4 fr.

CHEMISES, GANTS, CRAVATES

C. Dupré, F. Ysern, 46, rue Vivienne, près le boulevard.

HABILLEMENTS POUR HOMMES

Cochard, tailleur, 63, rue Saint-André-des-Arts (Quartier Latin). — Maison de confiance.

LEÇONS DE FRANÇAIS ET ANGLAIS

M^{me} Petipas-Basquin, officier d'Académie.

Leçons pour jeunes filles de tout âge, et pour petits garçons de cinq à neuf ans. Leçons à prix réduits, le jeudi et le dimanche, pour préparer au brevet supérieur, 25, rue Bleue, Paris.

CONCESSIONS GRATUITES DE TERRES AU CANADA

65 hectares au Manitoba et dans les territoires du Nord-Ouest

40 à 85 hectares dans les autres provinces

On trouve à acheter des fermes et des terres en partie défrichées à des prix raisonnables dans les provinces de Québec, d'Ontario, de la Nouvelle-Écosse, du Nouveau-Brunswick, de l'Île du Prince-Édouard et de la Colombie anglaise.

Passages à prix réduits. — Avantages spéciaux offerts aux domestiques.

S'adresser pour brochures donnant tous les renseignements relatifs au placement de capitaux, règlements pour la vente des terres, demandes d'emploi, taux des salaires, prix des denrées d'alimentation, etc., etc., au bureau du Haut-Commissaire du Canada, 9, Victoria-Chambers, Londres S. W. (M. J. G. Colmer, secrétaire; M. C. C. Chipman, secrétaire adjoint); ou à M. John Dyke, 15, Water-Street, Liverpool, et à M. Hector FABRE, commissaire général du Canada, 76, boulevard Haussmann, Paris.

NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES

RECUEIL DE LITTÉRATURE NATIONALE

REVUE LITTÉRAIRE

Paraissant par livraisons mensuelles de 48 pages

ABONNEMENT : 10 FRANCS PAR AN

PAYABLES D'AVANCE

S'adresser à M. EMILE GIROUARD

Administrateur du PARIS-CANADA

76, BOULEVARD HAUSSMANN, 76

PARIS

Directeur : M. Louis H. TACHE

DÉPARTEMENT DU SECRÉTAIRE D'ÉTAT

OTTAWA (CANADA)

Volumes I, II, III et IV (1882-83-84-85)

En vente à 2 fr. 50 le Volume

ORNEMENTS D'ÉGLISE

CHASUBLERIE, BRODERIE
LINGERIE ET VÊTEMENTS
BRONZE ET ORFÈVRERIE

AMEUBLEMENT
ORIFLAMMES ET TENTURES
SERVICES MORTUAIRES

BIAIS AINÉ

Fournisseur de Notre Saint-Père le Pape

Rue Bonaparte, 74, à Paris

MEDAILLE D'OR, PREMIÈRE MEDAILLE D'ARGENT EXPOSITION UNIVERSELLE 1878

18 Médailles aux Expositions universelles

Prix : Médaille de Progrès à l'Exposition de Vienne 1873, Médaille à Philadelphie en 1876, Médaille d'or, Exposition internationale Arnheim (Hollande), 1879.

DIPLOME D'HONNEUR, AMSTERDAM 1883

F. ARBEY & FILS

INGÉNIEURS-CONSTRUCTEURS

Paris, 41, Cours de Vincennes, 41 (près la place de la Nation)

CONSTRUCTION DE SCIERIES ET MACHINES-OUTILS POUR LE TRAVAIL DU BOIS



Pour arsenaux, chemins de fer, mécaniciens, constructeurs, marchands de bois, exploitants de forêts, construction de wagons, charpente, menuiserie, carrosserie, charbonnage, scieries mécaniques, tonnelerie, etc.

NOTA. — Envoi de l'album (dernière édition) en langue française, anglaise, allemande, italienne, espagnole, russe ou polonaise (200 fig. contre 5 fr. en timbres-poste français ou étrangers. Envoi franco du prix-courant (dernière édition) en langue française, anglaise, italienne, russe, allemande, espagnole, polonaise, hollandaise, portug., hongroise.

PÉTRISSEURS MÉCANIQUES O. BOLAND

POUR TOUTES ESPÈCES DE PÂTES OU CORPS DEMI-SOLIDES

18 Médailles aux Expositions universelles. — Médaille à Philadelphie, 1876. — Médaille d'or à l'Exposition de Paris, 1878. — Médaille d'or à l'Exposition d'Arnheim, 1879. — Diplôme d'honneur à Amsterdam, 1883

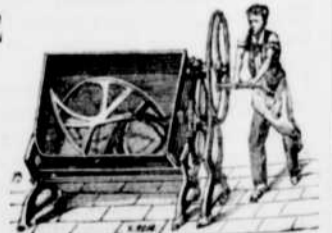
ENVOI GRATIS DE LA NOTICE DÉTAILLÉE

Sur demande adressée

à MM. F. ARBEY & Fils

CONSTRUCTEURS-CONCESSIONNAIRES

Paris, 41, Cours de Vincennes, Paris



PEINTURE & PHOTOGRAPHIE D'ART

ÉMILE TOURTIN

8, Boulevard des Italiens, 8